

Duport, Paul
La première cause

PQ
2235
D54P7

Duport et Monnais.

a première cause.

1829

LA PREMIÈRE CAUSE,

OU

LE JEUNE AVOCAT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PIÈCES NOUVELLES

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

LE PROCÈS DU BAISER, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Masson; représentée sur le théâtre des Variétés, le 7 novembre 1829. Prix : 1 fr. 50 c.

GILLETTE DE NARBONNE, ou LE MARI MALGRÉ LUI, *anecdote du quatorzième siècle*, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Charles Desnoyers, Ader et Fontan; représentée sur le théâtre des Nouveautés. Prix : fr.

LE BANDIT, drame en deux actes, mêlé de chants, par MM Théaulon, Saint-Laurent et Théodore Anne; représenté sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 1 fr. 50 c.

LE TIR AU PISTOLET, vaudeville en deux tableaux, par MM. Masson, Charles de L*** et Adolphe de L***; représenté sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 1 fr. 50 c.

JOVIAL EN PRISON, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Théaulon, Gabriel et Théodore Anne; représentée sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 2 fr. 50 c.

L'HYDROPHOBE DE MARCOUSSIS, folie-vaudeville en un acte, par MM. Desvergers, Varin et Adolphe de L***; représentée sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 1 fr. 50 c.

LE BRIGAND NAPOLITAIN, vaudeville en deux actes, par MM. Dartois, Deforge et Adolphe de L***; représenté sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 1 fr. 50 c.

LE VIEUX PENSIONNAIRE, vaudeville en un acte, par MM. Hyppolite Le Roux et Bayard; représenté sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 1 fr. 50 c.

LA TYROLIENNE, vaudeville en un acte, par MM. Théaulon et Charles; représenté sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 1 fr. 50 c.

MONSIEUR LE MARQUIS, vaudeville en un acte, par MM. Eugène S** et Deforge; représenté sur le théâtre de MADAME. Prix : 1 fr. 50 c.

LA

PREMIÈRE CAUSE,

OU

LE JEUNE AVOCAT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

PAUL DUPORT ET ÉDOUARD MONNAIS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE MADAME,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE S. A. R.,
LE 5 NOVEMBRE 1829.

AVEC LES PASSAGES SUPPRIMÉS PAR LA CENSURE.



PARIS.

R. RIGA, ÉDITEUR,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUCLOS père, avocat.	M. Numa.
ALPHONSE DUCLOS, son fils.	M. Allan.
LAURENT, secrétaire de Duclos père.	M. Firmin.
Lady EVELYN, jeune veuve.	Mlle Valérie.
Sir ARTHUR, baronet anglais.	M. Klein.
Plusieurs jeunes avocats.	

La scène est à Paris, chez Duclos.

PQ
2235
D54P7





IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.



LA

PREMIÈRE CAUSE,

OU

LE JEUNE AVOCAT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente le cabinet de Duclos fils. Une bibliothèque, un bureau chargé de livres. Portes de fond et portes latérales; celle de droite conduit à l'appartement de Duclos père; celle de gauche, à la bibliothèque. Auprès de la porte à droite une petite table chargée de livres et de papiers.)



SCENE PREMIERE.

DUCLOS, LAURENT (*).

Laurent est occupé à ranger un cartonnier. Duclos entre par la droite.

DUCLOS.

Laurent, mon fils est-il rentré?

LAURENT.

Non, monsieur, pas encore... Ah! dam!... Le travers de La jeunesse actuelle... les déjeûners!.. Ils ont infecté jusqu'au barreau... Quelle différence, il y a quarante ans!

DUCLOS.

Oui, en 88, n'est-ce pas?.. Mon pauvre Laurent, vous y revenez toujours.

LAURENT.

Écoutez donc, M. Duclos, l'époque où nous avons commencé ensemble, vous à donner des consultations, moi à les copier... c'était le bon temps... On ne déjeûnait pas alors.

DUCLOS.

Non... mais on soupait.

LAURENT.

Le souper était moral... Il l'était essentiellement.

AIR : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs.*

Jusques au soir, par le travail conduit,
Dans un repas tranquille et délectable,
On préludait au repos de la nuit.

DUCLOS.

Combien de fois la passions-nous à table!
Du bon vieux temps laissons en paix les mœurs,
Nos jeunes gens font bien d'en avoir d'autres.

(*) Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la droite du théâtre.

LAURENT.

Tous les matins, chez les restaurateurs,
Le jour éclaire leurs erreurs!...
Du moins la nuit cachait les nôtres.

DUCLOS.

Dites donc qu'elle les favorisait... Mon cher Laurent, défaites-vous une bonne fois de cette idée fixe du passé, de cet monomanie du regret... Eh bien, oui, le monde a changé totalement... Pourquoi ne pas faire comme tout le monde?.. « Moi, quand j'ai vu arriver une génération toute neuve, « qui me jetait à la tête une foule d'idées auxquelles je « n'avais javais pensé; au premier moment, ça m'a étonné, « ça ma saisi... Et puis j'ai tâché de me reconnaître. Je me « suis dit : « Quand j'irais lutter de front contre ces jeunes « gens, qu'en arriverait-il?.. Qu'ils m'appelleraient *perruque*... « Peut-être tout bas, par procédés... J'aurais beau me rejeter « dans le passé... Ils ont pour eux l'avenir... Ma foi, « puisque je ne peux pas les vieillir comme moi, essayons « de me faire jeune avec eux... Cà m'a réussi... j'en ai pris « l'habitude, et à présent, ça ne me coûte plus rien dutout... « Non, vrai... Je trouverais un moyen de me rajeunir tout-à-« fait que je n'en serais pas fâché (*). » Ah! ça, mon fils tarde bien... Il doit être dix heures.

LAURENT, *tirant sa montre.*

Et le quart... Vous verrez qu'il ne sera pas là pour recevoir la cliente qu'on lui annonce.

DUCLOS.

Si fait... Il a tout exprès avancé l'heure du déjeûner... Mais ce cher Alphonse! inscrit hier au tableau des avocats, pouvait-il mieux faire que de réunir ce matin ses jeunes confrères pour fêter sa bien-venue? comment prévoir qu'il lui tomberait du ciel une cause pour le lendemain même?

LAURENT.

C'est ce qui arrive tous les jours, grâce à la tactique des avoués, qui font remettre les causes tant qu'ils peuvent, parce qu'à chaque remise, il y a pour eux un droit de présence... Voilà!.. Il y a quarante ans, on ne connaissait pas les avoués.

DUCLOS.

On connaissait les procureurs... Tenez, ce jeune Sinclair, qui envoie à mon fils une affaire le soir même du jour où il a prété serment... certainement... c'est d'un bon enfant; ce n'est pas un procureur qui aurait fait cela... Quand je songe que, moi, j'ai attendu cinq ans ma première cause.

LAURENT.

Il y en a bien qui l'attendent toute leur vie.

DUCLOS.

Air *de Turenne.*

Pendant cinq ans, fidèle à l'audience,
J'écoutais tout, immobile et muet;

(*) Les passages guillemetés ont été supprimés par la censure.

Mon fils jouit d'une meilleure chance;
On l'écoute dès qu'il paraît,
Et, j'en suis sûr, il produit de l'effet.
Ah! quel bonheur! En est-il qui le vaille?
Un avocat qui plaide en arrivant,
C'est un conscrit qui vient au régiment
Le jour même d'une bataille.

Et tenez... c'est lui... c'est mon Alphonse... je reconnais son pas... Il monte les marches de l'escalier quatre à quatre.

LAURENT.

C'est le Champagne qui opère.

DUCLOS.

Tant mieux!.. ça électrise... ça ôte la peur... Il n'en plaidera qu'avec plus de verve.

SCENE II.

Les mêmes, ALPHONSE, *entrant par le fond* (*).

DUCLOS.

Rodrigue, as-tu du cœur?

ALPHONSE, *gaîment.*

Tout autre que mon père...

A propos, ma cliente?..

DUCLOS.

Rassure-toi... Mais, c'est bien, très-bien... Ta première pensée aux affaires... ça prouve que tu as le goût de ton état... Hem !.. Laurent... qu'est-ce que je disais?... Voilà comme j'étais... il y a ma foi...

LAURENT.

Il y a quarante ans, monsieur, tout autant que je suis votre secrétaire; et certainement, de tout ce qu'on a fait depuis ces quarante années-là, monsieur votre fils est bien là seule chose que j'aime.

ALPHONSE.

Ce brave Laurent!... Ah mon père! que je n'oublie pas... un Anglais qui vous arrive... un client, je crois... D'abord, je ne vais plus rêver autre chose... mais celui-là n'est pas pour moi... en entrant, je l'ai. trouvé avec le portier, qui lui a dit: « Tenez, le voilà, monsieur Duclos »; le phlegmatique insulaire m'a toisé d'un air qui signifiait : ça, c'est trop jeune; et puis il s'est écrié : « Il m'en faut un autre, celui qui a de l'éloquence. » Alors, j'ai vu qu'il s'agissait de vous... il vous aura entendu plaider.

DUCLOS.

Flatteur !...

ALPHONSE.

Je l'ai fait conduire dans votre cabinet.

DUCLOS.

C'est bon... Laurent, allez voir ce que c'est.

(*) Alphonse, Duclos, Laurent.

LAURENT.

Mais, monsieur ..

DUCLOS.

Pas d'objections... il y a quarante ans que vous en faites ; et trente-neuf que ça m'impatiente... Dites que j'y serai dans la minute.

(*Laurent entre dans le cabinet de Duclos.*)

SCENE III.

DUCLOS, ALPHONSE.

DUCLOS.

Ah ça ! mon ami, avant de te quitter, de te laisser à tes affaires... car tu vas en avoir des affaires... toi aussi, mon fils, te voilà avocat... que je te donne un dernier conseil... Sans doute, il est bon d'avoir du feu, de l'enthousiasme dans la plaidoierie... c'est comme ça qu'on éclaire les juges, ou qu'on les embrouille, ce qui revient au même. Mais dans la consultation, il faut du calme, du sang-froid... le point de droit avant tout... te sens-tu bien ferme sur le point de droit?

ALPHONSE.

Quoi, mon père !... est-ce que la manière dont j'ai passé mes examens... dont j'ai soutenu ma thèse...

DUCLOS.

Je sais, je sais... je t'ai vu au milieu des *in-folio*, et de leur docte poussière... je n'ai eu qu'à me louer de toi jusqu'à la thèse inclusivement... mais depuis trois mois, j'ai bien peur que tu n'aies oublié...

ALPHONSE.

Comment ?...

DUCLOS.

Oui, chaque jour, c'est un juge, un avocat, un avoué qui m'aborde avec ces mots : « J'ai rencontré ce matin votre fils aux Tuileries. »

ALPHONSE.

Ça prouve qu'ils y vont comme moi.

DUCLOS.

Il ne faut pas y aller comme eux... leur état est fait, et le tien est à faire.

AIR *du Pot de Fleurs.*

Jeune, on doit vivre sédentaire,
Prendre un ton grave, avoir de la raison.
Cela devient moins nécessaire
Quand on a fait sa réputation.
Est-elle acquise ? on peut tout se permettre.
Mais, mon ami, c'est le premier devoir
De commencer par en avoir,
Avant d'aller la compromettre.

ALPHONSE.

Au fait, mon père, pourquoi aurais-je un secret pour vous,

dont je connais la bonté, l'indulgence... et puis, qui vous souvenez d'avoir été jeune?

DUCLOS.

Parbleu!... je me surprends bien encore à l'être quelquefois... mais, à mon âge, ça n'a plus d'inconvénient... Allons, voyons, mets-moi dans ta confidence... quelque folie, quelque futilité... un vaudeville, peut-être même une tragédie... espiègle!...

ALPHONSE.

Du tout, mon père... ce n'est pas cela... Figurez-vous une jeune personne charmante!...

DUCLOS.

Hem!... plaît-il, monsieur?

ALPHONSE.

Oh! rassurez-vous... si vous voyez cet air de candeur, ces manières distinguées... un ange!...

DUCLOS.

Oui, tombé du ciel aux Tuileries, tout exprès pour vous... Et quel nom prend-elle, cette princesse?

ALPHONSE.

Je l'ignore... nous ne nous sommes jamais parlé.

DUCLOS.

Jamais... en trois mois!... (*A part.*) Oh! alors... (*Haut.*) Est-ce que tu la rencontrais souvent, cette dame?

ALPHONSE.

Presque tous les matins... mais je me contentais de la suivre, de l'observer de loin... de chercher à surprendre des regards qu'elle détournait toujours.

DUCLOS, *à part.*

C'est ça... un stage dans toutes les règles. (*Haut.*) Et d'ailleurs, tu n'as pas tenté de te rapprocher d'elle?

ALPHONSE.

Oh! non... elle m'impose trop... avec ça, moi, qui suis timide... et puis, quand on n'a pas l'habitude... elle m'aurait parlé, je crois, que je n'aurais pas même pu trouver un mot à lui répondre.

DUCLOS, *à part.*

Joli début pour un avocat!... Qu'on accuse donc la génération actuelle... a-t-elle des mœurs!... De mon temps, on était moins maladroit... quand j'étais clerc de procureur...

ALPHONSE.

Est-ce que cet aveu vous a fâché, mon père?

DUCLOS.

Fâché? non... je suis content de ta franchise... je ne te ferai même aucun reproche... (*A part.*) Il n'y a vraiment pas de quoi... (*Haut.*) Mais tu sens bien toi-même que tout cela a une teinte romanesque, et que je ne t'ai pas donné l'éducation d'un jurisconsulte pour que tu me fasses des romans... ainsi, mon bon ami...

LAURENT, *rentrant.*

Monsieur, cet Anglais est un client... il dit que vous avez plaidé autrefois pour son cousin, et qu'il faut que vous plaidiez aujourd'hui pour lui.

(*Il s'assied auprès de la table à droite.*)

DUCLOS, *avec volubilité jusqu'à sa sortie.*

Comment, comment, aujourd'hui?... Ah! ça, mais c'est donc le jour des affaires impromptu... J'y vais... Alphonse, je te laisse... Ah! ça, j'espère que l'image de la belle inconnue ne t'empêchera pas de bien recevoir la cliente que tu attends... surtout ne vas pas te figurer à l'avance une jeune personne charmante... parce que les plaideuses, vois-tu, ce n'est plus ça du tout... adieu le roman... c'est de l'histoire, et souvent bien ancienne. Et il n'en faut pas moins avoir pour elle les égards, l'empressement, les attentions qu'elle apprécie d'autant plus dans son avocat, qu'elle commence à les chercher vainement ailleurs... C'est entendu, du courage, de la résignation; et mets à profit les conseils que je viens de te donner succinctement.

(*Il sort par la porte à droite.*)

SCENE IV.

LAURENT *assis auprès de la table à droite.* ALPHONSE *à son bureau.*

LAURENT, *à part.*

Succinctement!... Il y a quarante ans, qu'il parle succinctement comme ça, et qu'il écrit de même. Je dois le savoir, moi qui ai tout copié.

ALPHONSE, *à part.*

Mon père a raison... ne pensons plus à elle... C'est un rêve que j'aurai fait... un rêve bien séduisant... n'importe...

LAURENT.

Ah! ça... mais cette cliente.... monsieur, est-ce que vous vous seriez trompé de jour?

ALPHONSE.

Non, voici la lettre de Sinclair... (*Il lit.*) « Mon cher Al-
« phonse, je vous enverrai demain une de mes clientes, dont
« il faudra plaider la cause au pied levé... car le tribunal ne
« veut plus la remettre... C'est d'elle que vous recevrez les
« pièces du procès... J'aurais été vous les porter moi-même;
« mais je pars pour ma campagne. »

LAURENT.

Pour sa campagne!... Un avoué!... Ah! il y a quarante ans!... Quel bruit!... une voiture?...

ALPHONSE, *courant à la fenêtre.*

Si c'était?... Voyons.

LAURENT, *l'arrêtant.*

Du tout, monsieur... et le décorum.... au contraire... Dans ce fauteuil, à votre bureau... un air de travail... Ce

volume de Domat ouvert devant vous, parce qu'un in-folio ça donne une contenance... Un peu de charlatanisme.... Que diable! quand on fait sa fortune aux dépens du public, il faut au moins lui persuader qu'on s'occupe de ses intérêts.

(*Il va à la porte du fond au-devant de lady Evelyn.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LADY ELVELYN.

LAURENT.

Entrez, madame... (*à part.*) Diable! c'est qu'elle est jolie!

LADY ELVELYN, *dont le voile est relevé.*

Monsieur.... qu'ai-je vu?

ALPHONSE.

Quelle surprise!

LADY EVELYN.

Monsieur serait?...

ALPHONSE.

Alphonse Duclos.

LADY EVELYN

Un avocat?...

ALPHONSE.

Oui.... c'est moi-même....

LADY EVELYN, *très-agitée.*

Pardon, monsieur. Mais quand l'avoué prononça hier votre nom, il me semblait l'avoir déjà entendu citer; et, en venant ici, je m'attendais à trouver un avocat... d'un âge....

LAURENT.

Le père de monsieur... alors... je vais conduire madame....

ALPHONSE, *vivement.*

Mon père.... C'est qu'il est occupé...

LAURENT.

C'est égal... si madame y tient...

LADY EVELYN.

En effet, j'aimerais mieux.... Il est plus convenable....

ALPHONSE, *avec chaleur.*

Ah! madame, je suis loin de pouvoir remplacer mon père, je le sais, et quelque parti que vous preniez, je m'y soumettrai avec résignation.... mais, faut-il vous l'avouer sans détour?... admis hier au barreau, vous êtes ma première cliente.... votre cause était la première que j'aurais eue à défendre, celle qui devait commencer mon avenir, ma réputation.... Songez au tort que vous allez me faire, si vous me retirez votre confiance, parce que j'ai quelques années de moins que vous ne le supposez; c'est me décourager... c'est m'ôter jusqu'à l'espoir.... Non, non, madame, de grâce, n'ayez pas cette rigueur : qu'un mot de votre bouche me rassure, et daignez croire que je suppléerai du moins au talent

---

(*) Lady Evelyn, Alphonse, Laurent.

qui me manque par un zèle et un dévouement sans borne à vos intérêts.

LAURENT, *à part.*

Voyez-vous.... voyez-vous comme il s'échauffe.

LADY EVELYN.

Monsieur.... en vérité... mon embarras.... je n'ose m'expliquer.

ALPHONSE.

Devant un tiers... c'est juste... Laurent, laissez-nous.

LAURENT, *à demi-voix.*

Moi, monsieur.... mais, je vous ferai observer que je suis resté à la première consultation de monsieur votre père.

ALPHONSE.

Laissez-nous, vous dis-je.

LAURENT *à part.*

Allons.... encore si elle était laide....

(*Il entre dans le cabinet de Duclos.*)

SCENE VI.

LADY EVELYN, ALPHONSE.

ALPHONSE, *approchant un fauteuil.*

Si madame daigne s'asseoir....

LADY EVELYN, *hésitant.*

Monsieur.... (*à part, avec intérêt*) il le faut bien... Sa première cause!

(*Elle s'assied. Alphonse se place dans son fauteuil de bureau. Un silence. Elle tient ses yeux baissés. Il la regarde à la dérobée.*

ALPHONSE.

Madame, ce procès.... y a-t-il long-temps?

LADY EVELYN.

Depuis que je suis à Paris... voilà....

ALPHONSE, *vivement.*

Près de trois mois.

LADY EVELYN, *avec naïveté.*

Oui, monsieur.

(*Elle baisse les yeux, comme honteuse de ce moment d'abandon. Mouvement d'Alphonse qui s'aperçoit de son étourderie. — Nouveau silence.*)

ALPHONSE.

J'attends que madame....

LADY EVELYN.

Mon Dieu, je crains de m'expliquer mal... Etrangère aux procès... si je vais vous fatiguer par des détails sans importance.

ALPHONSE.

Jamais sans intérêt pour m.... pour votre avocat.... De grâce, madame, ne me taisez rien... et d'abord, à qui ai-je l'honneur de parler?

LADY EVELIN.

Je me nomme lady Evelyn.

ALPHONSE.

Madame est Anglaise?

LADY EVELYN.

Française, monsieur... ce nom est celui de mon mari.

ALPHONSE, *à part, avec la plus grande émotion.*

Son mari!... Ah! mes illusions, mes espérances!... (*Haut, avec un calme forcé.*) Parlez, madame, parlez : je vous écoute, et je suis tout entier à mes devoirs.

LADY ÉVELYN.

Eh bien! je commence : Mon père était un riche négociant de Verdun. A la rupture de la paix d'Amiens, il cautionna, il accueillit chez lui un voyageur anglais retenu prisonnier, lord Evelyn, qui trouva une famille dans la nôtre... J'étais un enfant, lorsqu'en 1814, ce respectable hôte nous quitta pour rentrer dans sa patrie... Vers cette époque, mes parens éprouvèrent des pertes imprévues... et pour sauver l'honneur de leur maison, ils vendirent des propriétés considérables. Ils ne survécurent pas à leur ruine... Je restai à treize ans, orpheline, pauvre, à la merci d'une pitié dédaigneuse... Lord Evelyn en fut instruit... il accourut, m'emmena à Londres, fit prendre soin de mon éducation, et forma le projet de m'unir à l'unique héritier de sa fortune, sir Arthur, son cousin, et aujourd'hui mon adversaire.

ALPHONSE.

Ah! c'est lui...

LADY ÉVELYN.

Peut-être, j'eus tort de dédaigner sa main... Quelques manies, quelques prétentions... le ridicule de ne s'en croire aucun... Mais ce qui m'effraya surtout, c'est la réputation que ce jeune baronet s'est acquise par son adresse aux armes... Trois duels heureux... malheureux, devrais-je dire!... Je n'osai pas être sa femme... Ce refus ne refroidit pas la générosité de lord Evelin, de mon protecteur... Il vint en France, tout exprès pour racheter les biens de ma famille... il eut même alors à soutenir un procès qu'il gagna par l'éloquence de votre père, dont il se louait beaucoup... enfin, un jour... il y a deux ans, je le vis paraître tout-à-coup devant moi, au parloir de ma pension. « Mademoiselle, me dit-il, je suis un vieux marin; mon pays s'allie avec le vôtre pour délivrer la Grèce... Je vais combattre; je puis être tué... Que deviendriez-vous?... Puisque vous ne voulez pour mari, de mon cousin, qui est jeune, voulez-vous de moi, qui ai quatre fois votre âge? »

AIR *de Caleb.*

Alors, je n'aurai plus, ma fille,
D'alarmes sur vos destins.
Les biens de votre famille
Retourneront dans vos mains.

Soyez mon héritière;
Votre père opulent
Soulagea ma misère;
Acceptez maintenant:
Ce n'est pas moi, c'est ce bon père
Qui dote son enfant.

ENSEMBLE.

(*Ils se lèvent.*)

ALPHONSE.

O bonté paternelle!
Il est trop digne d'elle;
Que ce simple récit
Me touche et m'attendrit!

LADY EVELYN.

Sa bonté paternelle
Toucha mon cœur fidèle;
Et le simple récit
Même encor m'attendrit.

LADY EVELYN.

Le jour même du mariage
Il quitta Londres, il partit.
Navarin vit son courage,
Et bientôt il m'écrivit:
« Sur la rive étrangère
« Je suis blessé, souffrant :
« Peut-être en vain j'espère
« Te revoir maintenant.
« Si je meurs, de ton second père
« Souviens-toi, mon enfant. »

ALPHONSE.

Digne vieillard!... puissé-je, comme mon père, acquérir des droits à son estime!

LADY ÉVELYN.

Hélas! monsieur... je suis... veuve.

ALPHONSE, *avec explosion.*.

Veuve!... (*A part.*) Elle est libre!!! (*Haut.*) Ah! parlez, parlez, madame, achevez de m'expliquer une cause à laquelle je m'intéresse déjà si vivement.

LADY ÉVELYN.

Il me reste bien peu de chose à vous apprendre... De retour à Verdun, je vivais retirée dans les propriétés de mon père, rachetées par lord Evelyn, lorsque sir Arthur...

ALPHONSE.

Le cousin de votre mari... Ah! je comprends, madame : blessé de vos anciens refus, ou plutôt guidé par un vil intérêt...

LADY ÉVELYN.

Peut-être a-t-il les lois pour lui. Ce n'est que d'hier que j'ai reçu de Londres les preuves de mon brusque mariage... et j'ignore même si elles ne seront pas insuffisantes devant les tribunaux.

ALPHONSE.

Comment, madame, expliquez-vous.

LADY ÉVELYN, *très-embarrassée.*

M'expliquer... c'est que je ne sais comment... parce qu'il y a des circonstances. (*Lui présentant un papier.*) Tenez, monsieur, lisez vous-même.

ALPHONSE, *prenant le papier avec incertitude.*

Voyons, madame... une note de l'avoué... (*Il parcourt à demi-voix.*) Nullité prétendue... Un tel argument... Pousser jusques là l'indélicatesse.

AIR *du Petit Corsaire.*

Non, avec un tel ennemi,
Aucun accord n'est praticable,

LADY EVELYN.

Il m'en offre un même aujourd'hui :
Je puis finir à l'amiable.

ALPHONSE.

Et pour prix d'un semblable accord,
Qu'exige cet homme insensible ?

LADY EVELYN.

Que je l'épouse.

ALPHONSE.

Avais-je tort ?
Pas d'arangement possible.

A moins, toutefois (*avec intention*), que vous n'ayez changé de sentimens à son égard... l'auriez-vous revu, madame?

LADY ÉVELYN.

Jamais chez moi... mais quelquefois en public... depuis que je suis à Paris, il me suivait dans les promenades.

ALPHONSE, *très-vivement.*

Aux Tuileries, peut-être... si je l'avais su!...

LADY ÉVELYN.

Monsieur!

ALPHONSE, *avec précipitation.*

Est-ce que vous l'aimez?

LADY EVELYN.

Cette question...

ALPHONSE.

Pardon!... c'est comme avocat... mon devoir seul... car enfin, s'il fallait vous voir un jour accepter ses offres...

LADY EVELYN.

Oh! non... mieux vaudrait rester pauvre...

ALPHONSE, *avec transport.*

Vous ne l'aimez pas!... ah! je vous crois... j'ai besoin de vous croire.

LADY EVELYN.

Monsieur...

ALPHONSE, *se reprenant.*

Dans votre intérêt, dans celui de ma cause... en est-il de plus belle?... eût-on jamais à défendre des droits plus sacrés et plus chers ? (*S'exaltant par degrés.*) Vous, redevenir pauvre!... Oh! non, non... ne le craignez pas... vous gagnerez, madame, vous gagnerez... les biens dont vous jouissez ne sont-ils pas l'héritage de votre famille?... Ne vous ont-ils pas été légués pour acquitter une dette de reconnaissance? et l'on vous menace!... on vous attaque à-la-fois dans votre fortune et dans votre honneur? On ose vous disputer le nom de votre époux!... on méconnaît son dernier vœu... on flétrit pres-

que sa mémoire... et c'est son parent, le vôtre!... Dans quel but encore? le croirait-on?... pour attenter à votre liberté, pour marchander votre cœur, pour s'emparer de votre main?... oh! cette seule idée fait bouillir mon sang, m'indigne, me révolte.....

LADY EVELYN, *troublée.*

Monsieur...

ALPHONSE, *se reprenant encore.*

Et me donne l'espoir de communiquer la même impression... à des magistrats calmes et impassibles, que rien ne saurait influencer.

LADY EVELYN.

Vous croyez?

ALPHONSE.

J'en réponds... que de moyens à faire valoir!.. que de titres évidens! les lettres de lord Evelyn, votre contrat de mariage... cette candeur, tant de jeunesse et de charmes!... ah! je n'oublierai aucune preuve; ma tête en est pleine..... (*mettant la main sur son cœur*) tout est là.

LADY EVELYN, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Je m'en vais... je vous gênerais pour travailler.

ALPHONSE.

Soyez tranquille; je ne serai pas un instant sans penser à vous.

LADY EVELYN, *avec abandon.*

Ah! j'y compte... (*Se reprenant.*) Adieu, monsieur.

(*Elle sort. Alphonse la conduit.*)

SCENE VII.

ALPHONSE, *seul.*

Quel bonheur!... oh! je ne veux pas même y penser... aujourd'hui tout à ma cause... Voyons... examinons ces papiers... Ah! d'abord la note de l'avoué... bon! c'est à la seconde chambre... Qu'est-ce que cela? la dernière lettre du mari... Digne vieillard! Ai-je eu assez de peine pour déguiser mon trouble!... Une attestation du mariage... pièce décisive, j'espère... n'importe, j'ai eu de l'empire sur moi... je ne lui ai parlé que du procès... elle ne peut pas se douter que je l'aime... par exemple, demain... Où sont donc les titres des propriétés rachetées?... c'est essentiel... Ah! mon Dieu!... ça m'y fait penser... elle va être riche... et mon amour... elle pourrait croire que l'intérêt... Dieu! quelle position!... Si je gagne sa cause, il faut renoncer à être jamais heureux; à moins qu'à présent, pendant que sa fortune est encore incertaine... Pourquoi non?... j'ai un état, une existence honorable; et en me déclarant sur-le-champ... parce que dans une heure, la délicatesse ne le permettrait peut-être plus...... c'est cela...... (*Il se met au bureau et écrit.*) « Madame, depuis que je vous ai vue aux Tuileries, je n'ai

« pensé qu'à vous : et dans ce moment même, où j'ai à m'oc-
« cuper d'une cause qui m'intéresse vivement, je cède,
« malgré moi à des sentimens..... »

DUCLOS, *dans la coulisse.*

Laurent, copiez vite ces conclusions que je viens de rédiger.

ALPHONSE.

Ciel ! mon père !

(*Il se lève.*)

SCENE VIII.

DUCLOS, ALPHONSE.

DUCLOS.

Ah ! tu travaillais ! Eh bien, mon ami, eh bien !... ta cliente, tu l'as vue ?... est-ce une bonne cause ? espères-tu gagner ?

ALPHONSE, *avec distraction.*

Oui, oui, mon père.

DUCLOS.

Comme tu dis cela !... je vois... la fatigue d'une consultation. . c'est tout simple... tu ne peux pas y être fait comme moi, par exemple, qui viens d'essuyer l'éloquence de cet Anglais ; un original, dont la prétention est de posséder toutes les finesses de notre langue... du reste, affaire excellente, imperdable... que je voulais d'abord refuser, parce qu'elle vient aujourd'hui à la seconde chambre, et que ça me privera peut-être d'assister à ton début.

ALPHONSE.

A la seconde chambre, dites-vous?

(*Il regarde la note de l'avoué.*)

DUCLOS.

Impossible de me débarrasser de lui... il m'a rappelé que nous nous étions connus autrefois ; que j'avais été l'avocat de son cousin, lord Evelyn.

ALPHONSE.

Lord Evelyn... ah ! mon Dieu ! votre client est sir Arthur ?

DUCLOS.

Justement ; d'où le sais-tu ?

ALPHONSE.

Lisez.

(*Il lui présente la note de l'avoué.*)

DUCLOS.

Ciel ! (*Ils se regardent tous les deux.*) Ah ! mon pauvre garçon ! qu'est-ce que tu as fait là ?... aussi c'est ma faute, je n'aurais pas dû te livrer à toi-même, à ton inexpérience... aller te charger des intérêts d'une aventurière !

ALPHONSE.

Que dites-vous, mon père ? respectez-la.

DUCLOS.

Que je la respecte ! une femme qui veut intercepter une

succession, et exposer mon fils à perdre sa première cause... Du tout, du tout... tu vas me faire le plaisir de lui renvoyer ses pièces.

ALPHONSE.

Jamais!

DUCLOS.

Écoute donc, mon ami, mon cher Alphonse!... il faut être raisonnable... on voit bien quelquefois des avocats plaider contre leur fils... mais le jour de ton début, ce serait inoui, scandaleux.

ALPHONSE.

Sans doute, mon père; et c'est pour cela que je vous demande comme une grâce de renoncer à votre client.

DUCLOS.

Y penses-tu? lui, qui m'attend là... dans mon cabinet; à qui je viens de donner les plus belles assurances, et pour qui j'ai rédigé des conclusions victorieuses.

ALPHONSE.

Je vous en demande bien pardon... mais il me semble..... je crois..... que..... vous vous êtes trompé.

DUCLOS.

Comment, comment, trompé? Qu'est-ce que ça signifie, monsieur? On ne plaisante pas comme ça avec un vieil avocat, un ancien bâtonnier de l'ordre... et surtout quand c'est son père.

ALPHONSE.

Je n'ai pas eu dessein de vous fâcher.

DUCLOS.

Je ne me fâche pas non plus... je n'y mets pas d'amour-propre... mais je suis sûr d'avoir raison... Je vous défends de garder votre cause... une cause détestable, qui vous perdra de réputation dès le premier jour... je vous le défends, monsieur, entendez-vous?

ALPHONSE.

Qu'exigez-vous, mon père? c'est la première fois que je vous aurai désobéi... j'en suis au désespoir... Mais je connais toute l'étendue des engagemens que j'ai pris hier... J'ai juré de soutenir les droits de la veuve et de l'orphelin... Lady Evelyn est une orpheline, une veuve: elle s'est présentée à moi, et vous me mépriseriez si je l'abandonnais.

DUCLOS.

« Alphonse ...

ALPHONSE.

« Oui, quand même le succès pourrait être douteux;
« quand je me serais abusé sur l'interprétation de nos lois,
« ne serait-ce pas une lâcheté de déserter son poste, parce
« qu'on voit plus d'obstacles et de dangers à vaincre? et ne
« faut-il pas, au contraire, redoubler de courage et de dé-
« vouement?

DUCLOS.

« Mon fils!...

ALPHONSE.

« Vous parlez de ma réputation ?

DUCLOS.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

« Si je succombe en prenant la défense
« D'une femme accusée à tort,
« Chacun dira que, par ma conscience,
« Je méritais un meilleur sort.
« Mais si je livre la victime
« Au piége adroit qu'un ennemi lui tend,
« Répondez-moi : quel droit garde à l'estime
« Celui qui trahit son serment ? »

DUCLOS.

Mon ami !...

ALPHONSE.

Non, mon père, je n'écoute plus rien. . mon parti est pris, et afin de me dérober à vos instances, permettez-moi de vous quitter, et de mettre à profit le peu de momens qui me restent pour me préparer à l'accomplissement de mon devoir.

(*Il entre dans le cabinet à gauche.*)

SCENE IX.

DUCLOS, *seul.*

C'est très-bien !... c'est très-bien !... Ce cher enfant... Bravo !... bravo !... Cette chaleur... cette générosité... cette abnégation de soi-même, qu'on n'a plus à notre âge... et dire que c'est là mon fils, mon sang !... un autre moi-même !... un Duclos... J'en pleure d'attendrissement et de joie... Eh ! bien, oui ; mais il va perdre... parce que les lois !... Et ce serait moi qui aurais la dureté de cœur, la barbarie d'y contribuer !... Je serais le Brutus du barreau !... Oh ! non, non... Mais, d'un autre côté... qu'est-ce que je vais dire à mon Anglais ? comment me tirer d'affaire auprès de lui ? d'autant qu'avec sa manie d'enthousiasme pour l'éloquence, il prétend que j'en ai à moi tout seul plus que tous les autres avocats ensemble... Et, franchement, je le croyais aussi tout-à-l'heure.

SCENE X.

DUCLOS, SIR ARTHUR, LAURENT, *sortant du cabinet de Duclos* (*).

LAURENT, *dans la coulisse.*

Mais que diable, milord, laissez-moi donc au moins le temps de relire...

(*Sir Arthur entre, tenant un papier qu'il lit. Laurent le suit.*)

(*) Sir Arthur, Duclos, Laurent.

DUCLOS.

Aie, aie !... le voilà... avec mes conclusions... (*A Laurent.*) Pourquoi les lui avoir données ?

LAURENT.

Dam... monsieur, il les a prises... Tout se révolutionne... jusqu'aux Anglais, qui se mettent à être vifs.

DUCLOS.

Sir Arthur, pardon, je desirerais vous expliquer...

SIR ARTHUR, *fort accent anglais, sans baragouin.*

Inutile, inutile... Je lis le français aussi bien que je le parle... Autrefois, on se moquait de nous à Paris, dans vos théâtres, parce que nous avions une manière de nous exprimer... ce que vous appeliez un... un... Ne m'aidez pas...

LAURENT.

Parbleu... un baragouin.

SIR ARTHUR.

Juste, un baragouin. Mais, à présent, un Anglais n'est plus ridicule; il ne l'est plus du tout. Nous sommes devenus... Ne m'aidez pas... Quelqu'un qui va par tout le monde.

(*Laurent va s'asseoir auprès de la petite table à droite.*)

DUCLOS.

Cosmopolite... Mais j'ai à vous dire...

SIR ARTHUR.

Cosmopolite, c'est ça... Oh ! moi, je parle votre langage avec une facilité...

DUCLOS.

C'est pour cela ; j'espère être compris par vous, quand je vous dirai...

SIR ARTHUR.

Compris par moi?... Oh ! je comprends tout... J'aime l'éloquence avec... Quand on est très-enchanté...

DUCLOS.

Enthousiasme.... Mais...

SIR ARTHUR.

J'allais le dire... Oui, enthousiasme... Au point que... voyez-vous... je renoncerais à mes intérêts dans la cause...

DUCLOS, *vivement.*

Il se pourrait !... Eh bien !... alors...

SIR ARTHUR, *l'interrompant*

Rien que pour le plaisir de l'entendre plaider par un avocat tel que vous... et surtout quand c'est... tout de suite... Comment appelez-vous ça ?

DUCLOS.

En improvisant.

SIR ARTHUR.

Oui... en improvisant.

DUCLOS, *à part.*

Diable d'homme !... Il tombe bien avec ses complimens.

SIR ARTHUR, *montrant les papiers qu'il tient à la main.*

Par exemple, ce que vous venez d'écrire-là... vos... Vous appelez...

DUCLOS.

Ah ! oui... mes conclusions... Mais c'est que...

SIR ARTHUR.

Vous dites...

DUCLOS.

Conclusions. (*A part.*) Il me fera perdre la tête.

SIR ARTHUR.

C'est que je tiens à prononcer comme vous. Concloujeun's... C'est ça... pas d'accent... Elles sont admirables, vos concloujenn's. Il n'y a rien à répondre à cela.

LAURENT.

Rien du tout.

DUCLOS.

Je vous demande pardon... parce qu'enfin on pourrait trouver quelque raisonnement ingénieux...

SIR ARTHUR.

Non, non ; moi, je n'en trouverais pas.

LAURENT.

Il n'y en a pas... surtout si nous avons affaire à quelque légiste imberbe.

DUCLOS, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*Haut.*) Eh bien, sir Arthur, sachez que ce jeune homme... que l'avocat de la partie adverse... c'est mon fils.

SIR ARTHUR.

Votre fils !

LAURENT.

Monsieur Alphonse !... (*Il sort.*)

DUCLOS.

Vous sentez bien qu'il m'est impossible...

SIR ARTHUR.

Pourquoi cela ! N'avez-vous pas promis d'être mon avocat ?

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Tout avocat, pour notre argent,
Doit nous fournir de l'éloquence.

DUCLOS.

En Angleterre, apparemment.
Nous, contre notre conscience
Rien ne peut nous faire parler.

SIR ARTHUR.

Vraiment... Je pensais qu'au contraire,
Parlant toujours sans vous troubler,
Rien ne pouvait vous faire taire.

DUCLOS.

Je vais vous aller chercher vos papiers... et vous ferez plaider et improviser par un autre.

SIR ARTHUR, *se fâchant.*

Monsieur, est-ce que vous riez à mes dépens ?... Je ne suis pas ridicule, je vous en préviens ; je ne veux pas l'être... C'est mon système... Je me serais déjà mis en colère, si je savais m'y mettre en français... mais ça me brouille ; ça m'ôte ma facilité.

DUCLOS.

Ma foi, mettez-vous en colère dans toutes les langues que vous voudrez... pour moi, tout ce que je puis faire, c'est de vous engager à chercher un autre avocat, et de vous aider moi-même...

SIR ARTHUR, *très-en colère et balbutiant davantage.*

Comment?... m'aider...

AIR : *Comme il m'aimait.*

Ne m'aidez pas, (*bis.*)
Ce ton m'irrite davantage.
Vous êtes un... Quel embarras!
Que les mots ne me viennent pas!...
Vous êtes un... Quand on outrage,
Qu'on trompe... un... J'y suis... un... J'enrage!
Ne m'aidez pas.

DUCLOS.

Ah! par exemple... si vous le prenez sur ce ton là, moi je vais prendre dans mon cabinet les papiers de sir Arthur, et le prier de sortir de chez moi.

(*Il rentre dans son cabinet.*)

SIR ARTHUR, *le suivant.*

Monsieur, si vous n'étiez pas un vieux... une perruque....

SCENE XI.

SIR ARTHUR, ALPHONSE *sortant du cabinet à gauche.*

ALPHONSE, *s'approchant de sir Arthur.*

Deux mots, monsieur?...

SIR ARTHUR.

Hem!... c'est le fils, je crois?

ALPHONSE.

Moi-même, qui ai tout entendu, qui ai pris assez d'empire sur moi, pour ne pas inquiéter mon père, en me montrant plutôt .. mais qui profite de son absence pour vous demander raison de vos procédés insultans.

SIR ARTHUR.

Demander raison... c'est-à-dire...

ALPHONSE.

Eh! que diable, monsieur, c'est assez clair... est-ce que vous ne comprenez pas le français?

SIR ARTHUR.

Au contraire... je comprends toutes les finesses... Un... un... quand on se bat... un duel, peut-être... c'est ce que j'aime le mieux, après l'éloquence... parce que de tuer un homme, ça n'est jamais ridicule.

ALPHONSE.

Il suffit... et surtout, devant mon père... silence!

SIR ARTHUR.

Mais, monsieur...

ALPHONSE, *lui serrant la main.*

Silence, dis-je... ou vous êtes un lâche.

SIR ARTHUR.

Je comprends la finesse.

ALPHONSE.

Voici mon père.

(*Il retourne près de la table, où il a l'air de ranger ses papiers.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, DUCLOS (*).

DUCLOS, *apportant une liasse de papiers.*

Tenez, sir Arthur, voilà votre dossier... et à présent que j'ai fait mon devoir, vous pouvez être furieux tout à votre aise.

SIR ARTHUR, *prenant les papiers.*

Furieux!... moi!... jamais... à moins qu'on ne me mystifie... Je ne veux pas être mystifié... C'est mon système... mais dès qu'on me parle raison... Oh! la raison... c'est mon... mon... quand on adore en français... mon idole... après l'éloquence!...

(*Il regarde Alphonse en prononçant le mot* raison.)

DUCLOS.

A la bonne heure, donc... Enchanté de vous voir raisonnable... car, vrai... je ne pouvais pas faire autrement... et aujourd'hui, je veux être tout entier au plaisir d'entendre plaider mon fils.

SIR ARTHUR.

Ah! vous tenez à l'entendre. . Eh bien! alors, ne manquez pas l'audience d'aujourd'hui.

DUCLOS.

Parbleu! ni celle-là, ni les autres.

SIR ARTHUR, *à part.*

Il ne comprend pas la finesse.

AIR : *Pêcheurs, la matinée est belle.*

DUCLOS.

Adieu, sir Arthur, sans rancune.

SIR ARTHUR, *à part.*

Pour le fils soyons complaisant.

(*Haut.*) Monsieur, je n'en conserve aucune.

DUCLOS, *à part, sur le devant du théâtre.*

Au fond, c'est un très-bon enfant.

SIR ARTHUR, *bas à Alphonse.*

A revoir bientôt, je suppose.

ALPHONSE.

Monsieur, parlez bas.
Dès que j'aurai plaidé ma cause,
Observez mes pas;
Au rendez-vous je ne manquerai pas..

ENSEMBLE.
Au rendez-vous je ne manquerai pas.
DUCLOS.
Permettez-moi d'accompagner vos pas.
SIR ARTHUR.
Non, non, monsieur, ne vous dérangez pas.

(*) Duclos, Arthur, Alphonse, *à sa table.*

SCENE XIII.

DUCLOS, ALPHONSE.

DUCLOS.

Enfin, nous en voilà quittes... ce n'est pas sans peine... Eh bien! mon pauvre garçon... tu as eu le temps de réfléchir, d'examiner... et tu persistes toujours?

ALPHONSE.

Oui, mon père... je viens de jeter sur le papier mes principaux moyens de défense... et pour les développer, je me confie à l'inspiration du moment.

DUCLOS, *à part.*

Voilà comme on est à vingt ans. (*Haut.*) Alphonse, est-ce que tu ne voudrais pas me laisser jeter un coup-d'œil sur ce que tu viens d'écrire?

ALPHONSE.

Comment donc... au contraire... je n'osais pas vous le proposer, par respect pour vos préventions... mais puisque c'est de vous même... Tenez, mon père, lisez; j'espère que vous ne serez pas mécontent de votre fils.

DUCLOS.

Parbleu, moi j'en suis sûr... Est-ce que tu crois que j'en doute? (*A part, allant au bureau.*) Il a une confiance qui me fait trembler.

ALPHONSE, *lui montrant les papiers.*

Voilà l'extrait de mon plaidoyer... le reste, ce sont des pièces que n'ai pas encore eu le temps de classer par ordre.

DUCLOS, *s'asseyant.*

Bien, bien...

LAURENT, *dans la coulisse sans être vu.*

Oui, madame; dans la bibliothèque; la porte à gauche... vous le trouverez s'occupant de votre cause.

ALPHONSE.

C'est elle... Lady Evelyn...

(*Il va au-devant d'elle*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, LADY EVELYN.

LADY EVELYN, *très-agitée.*

Ah! monsieur, vous voilà... il faut que je vous parle... ce que je viens d'apprendre...

ALPHONSE, *montrant Duclos.*

Madame... voici mon père.

DUCLOS, *sans la regarder.*

Madame, votre très-humble... par exemple, celle-là, si je lui fais politesse...

(*) Lady Evelyn, Alphonse, Duclos, *à la table à gauche.*

ALPHONSE, *à Lady Evelyn.*

Vous semblez émue, madame... qu'est-il arrivé?... Auriez-vous découvert quelques circonstances fâcheuses pour notre cause?

LADY EVELYN.

Ma cause!... Ah! ce n'est plus là ce qui m'occupe... Tout-à-l'heure, j'étais venue vous apporter moi-même les titres des propriétés qu'on me dispute... lorsque j'ai été arrêtée par votre secrétaire qui m'a informée... Ah! monsieur! quelle scène!... et que je suis désolée que ce soit pour moi!

ALPHONSE.

Madame...

LADY ÉVELYN.

Ce n'était rien encore... j'allais me retirer, lorsque tout-à-coup est sorti sir Arthur, qui m'a reconnue, s'est approché de moi, et m'a dit... Ah! j'en frémis d'effroi... Monsieur, serait-il vrai!... ai-je bien compris le sens de ses menaces?... vous seriez-vous engagé dans une querelle?...

ALPHONSE.

Arrêtez, madame... au nom du ciel!... si mon père le savait!...

LADY EVELIN.

Quoi! plus de doute... vous seriez exposé!... et avec un tel adversaire... car, je le connais... Un duel, pour lui, ce n'est qu'un jeu; et s'il perd sa cause, le dépit, l'amour-propre humilié...

ALPHONSE.

Madame...

LADY ÉVELYN.

Non, monsieur, non... mon parti est pris... il n'y a qu'un moyen, un seul de prévenir les malheurs que j'entrevois; et j'exige...

DUCLOS, *se levant avec transport.*

Dieu! ce dernier argument!... Ah! je n'y tiens plus... Mon fils, mon cher fils... que je t'embrasse... va... tu surpasseras ton père... tu l'écraseras. Pardon, madame; mais l'émotion... la joie... Comment... moi, qui n'avais rien vu de tout cela?... mais votre cause est excellente... et quel parti il en a tiré ce cher enfant!... Eh bien!... tu n'as pas seulement fait asseoir... Dieu!... une cause si bonne!... Madame, que je vous remercie de la lui avoir confiée... mais vous n'en aurez pas de regret, allez; ce n'est pas parce que je suis son père... mais c'est admirable, victorieux... étourdissant... Ah! ça, mais ce sir Arthur, qu'est-ce qu'il était donc venu me conter?... N'importe; il aura beau faire... vous gagnerez, madame, vous gagnerez... c'est moi qui vous le garantis; ou les juges n'auront pas le sens commun; et il faudra bien qu'ils l'aient... il n'y a pas à dire...

LADY ÉVELYN.

Oui, monsieur, oui, je vous crois... mais je dois vous avouer...

ALPHONSE, *d'un ton suppliant.*

Madame... mon père...

DUCLOS.

Qu'est-ce que c'est?

LADY ÉVELYN.

Je suis décidée à sacrifier, s'il le faut, tout ce que réclame sir Arthur... mais je ne plaiderai pas.

ALPHONSE.

Qu'entends-je!

DULOS.

Comment, madame, vous ne plaiderez pas!... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?... Quand mon fils a fait pour vous des prodiges de jurisprudence et de logique; quand il a changé en or pur une cause dont je croyais impossible de rien tirer; quand il s'est préparé un triomphe incontestable... vous venez dire que vous ne plaiderez pas!... vous me le dites à moi... à son père!... Et pourquoi ne plaiderez-vous pas, madame? car enfin, vous avez une raison... Et quelle est-elle, cette raison?... Connaissez-vous ses argumens?... en avez-vous apprécié la force?... Attendez .. attendez... je m'en vais vous les lire.

ALPHONSE.

Mon père...

LADY ÉVELYN.

C'est inutile, monsieur; ma détermination est prise... Je crois être la maîtresse de renoncer à mes intérêts.

DUCLOS.

Du tout, madame, vous ne l'êtes pas... Il s'agit bien de vos intérêts... Savez-vous le tort que vous allez faire à ce jeune homme... Quand on saura que vous lui avez retiré votre confiance, on croira que c'est parce qu'il ne la méritait pas... Et une cause sûre!... une cause qui n'est pas perdable!... Qu'est-ce que ça veut donc dire à la fin?... Comment refuser de gagner son procès, exprès pour faire du tort à son avocat! Ça n'a pas d'exemple!... On n'a jamais vu pareille chose!... *Nemo potest mutare consilium in alterius injuriam.* — Ce n'est pas moi qui dis cela, madame, ce sont les Pandectes, c'est Justinien lui-même.

LADY ÉVELYN.

Eh bien, monsieur, s'il faut absolument vous apprendre mes motifs...

DUCLOS.

Certainement, madame, il faut me les apprendre... et sur-le-champ... Je l'exige, j'en ai le droit.

ALPHONSE.

Mon père, madame... Je vous en supplie...

DUCLOS.

Attendez donc!... Est-ce que par hasard l'inconnue des Tuileries?...

LADY EVELYN

Monsieur... devant ces témoins.

DUCLOS.

C'est juste...

SIR ARTHUR.

C'est très-juste... jeune homme, je n'oublierai jamais votre éloquence... vous m'avez fait condamner avec un talent... je suis enchanté... et puis, d'ailleurs, je veux être de vos amis, pour être de ceux de madame... Vous voyez que je comprends toutes les finesses du français.

LAURENT, *qui a écouté toute la conversation.*

Oui... oui, c'était déjà comme ça, il y a...

DUCLOS, *à Alphonse.*

Allons, mon garçon... jusqu'à présent je me suis occupé de te conduire dans la double carrière du talent et du bonheur... Il paraît que je n'ai pas trop mal réussi... tu viens de faire, ce qui s'appelle un beau début; mais il ne faut pas te laisser endormir par le succès... ne te ralentis pas... tu n'es pas au terme de tes travaux... au contraire, c'est le moment de redoubler de zèle et d'ardeur... Nous continuerons à étudier ensemble le grand art de la jurisprudence... Quant à celui d'être heureux... ce n'est plus moi qui me charge de te l'enseigner.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Honneur, honneur
Au jeune orateur
Qui du barreau français va doubler la splendeur.
Ah! pour tous ses amis,
Célébrer ses succès est un bonheur sans prix.

LADY EVELYN, *au public.*

AIR *du Charlatanisme.*

Les auteurs sont des avocats
Qui plaident devant le parterre.
Il ferme à son gré les débats,
Par un arrêt doux ou sévère.
Les nôtres, jeunes commençans,
Plus tard, feront mieux, je suppose...
Pour leurs défauts daignez être indulgens,
Et laissez-les, juges clémens,
Gagner une première cause.

FIN.

PQ Duport, Paul
2235 La première cause
D54P7

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY